

# Héros à faire

par Véronique Dassas

*Les personnages de ce récit ne sont pas des hommes. Leur humanité est morte, ou eux-mêmes l'ont ensevelie sous l'offense subie ou infligée à autrui. Les SS féroces et stupides, les Kapos, les politiques, les criminels, les prominents grands ou petits, et jusqu'aux Häftlinge, masse asservie et indifférenciée, tous les échelons de la hiérarchie dénaturée instaurée par les Allemands sont paradoxalement unis par une même désolation intérieure.*

Primo Levi, *Si c'est un homme*.

**L**es héros s'attrapent jeunes, comme les maladies infantiles. Ils vous tombent dessus sans qu'on les ait vus venir, c'est votre cousine ou un copain d'école qui vous les refille. Les héros s'infiltrent dans votre chair tendre et la marquent, comme la varicelle. Mon frère a gardé la démarche de Humphrey Bogart, mon beau-père la moustache de Zorro.

J'ai le verbe de d'Artagnan et le regard d'Anne Franck. Je porte l'héritage lourd des héros flamboyants et des fantômes d'Auschwitz qui m'ont été inoculés par je ne sais quelle seringue, ou par le sang, ou par l'époque. Je subis leurs destins inconciliables. J'ai avalé leurs deux lignées incompatibles.

Ils sont mes maîtres. Les vainqueurs, les enthousiastes, les pourfendeurs, les morts pour leur cause, les grandes âmes, les grands noms, d'un côté. Les numéros, les *Häftlinge*, les ombres, les sous-hom-

mes, les *Muselmänner*, les morts de peur, les morts pour rien, de l'autre.

La part de la lumière et la part de l'ombre, celle de l'enthousiasme et celle de la mélancolie.

Parfois remonte de l'intérieur la leçon grandiose de Zarathoustra qui troqua Dieu contre un surhomme très héroïque et très exalté. C'est le chantre des uns. Parfois éclate un tumulte de jugement dernier : les bons d'un côté, les méchants de l'autre ; les glorieux d'un côté, les sinistres de l'autre ; les superbes d'un côté, les humbles de l'autre. Et ne seront pas sauvés ceux qui croyaient l'être, les premiers seront les derniers. Heureux les humbles, qu'ils disaient dans les sacristies, car ils verront Dieu. Mes ombres ne L'ont pas beaucoup vu, dans la cour du Lager, peut-être même L'ont-elles renié, mais peut-être aussi ont-elles psalmodié jusqu'à la fin ces paroles du *qaddish* : « *Qu'une paix parfaite et une vie heureuse nous soit accordées par le Ciel, à nous et à tout Israël* ».

Et l'exaltation nietzschéenne et l'exaltation christique se sont ternies dans la boue des camps. Nietzsche n'était sans doute pas du côté des nazis, pas plus d'ailleurs que le Christ n'était du côté des suppliciés.

« *N'oubliez pas que cela fut,  
Non, ne l'oubliez pas :  
Gravez ces mots dans votre cœur.  
Pensez-y chez vous, dans la rue,  
En vous couchant, en vous levant ;  
Répétez-les à vos enfants...* »<sup>1</sup>

C'est ainsi que commence l'épopée des ombres. Le *Häftling* numéro 174 517<sup>2</sup> qui traîne ses sabots dans la

---

<sup>1</sup> Primo Levi, *Si c'est un homme*, coll. Pavillons, Robert Laffont, 1996.

<sup>2</sup> C'est le numéro de Primo Levi.

boue du Lager cohabite avec Achille au pied léger. Les chantres des héros ont le devoir de transmettre leur appel, l'appel de leur action, l'enthousiasme... et donc de le susciter, de le faire advenir. Mais le *Häftling*, comment chanter sa mort dans les siècles et les siècles ?

« N'oubliez pas que cela fut,  
Non, ne l'oubliez pas :  
Gravez ces mots dans votre cœur.  
Pensez-y chez vous, dans la rue,  
En vous couchant, en vous levant ;  
Répétez-les à vos enfants... »

Le *Häftling* n'est pas un héros, il en est l'envers, pas d'appel si ce n'est l'appel fatal de la sélection. Dans l'œil, pas la moindre lueur d'enthousiasme, peut-être une lueur de folie. Pas de cause : « ici, il n'y a pas de pourquoi »<sup>3</sup>, c'est la règle du camp, moins ironique que le fameux *Arbeit Macht Frei*, plus terrible. Pas de cause non plus, si ce n'est celle de la survie.

« *Jamais autant de vies humaines n'ont été atteintes en aussi peu de temps, et avec une combinaison pareillement lucide d'intelligence technique, de fanatisme et de cruauté* », écrit encore Primo Levi. Jusqu'où les hommes peuvent-ils aller avant de devenir des monstres ? Quel niveau d'intelligence technique ne faut-il pas dépasser ? Où se trouve la limite entre fanatisme et exaltation ? Entre cruauté et justice ?

Le *Häftling* n'est pas un héros du travail, envers du travailleur stakhanoviste, envers de la productivité, envers du progrès. Le *Häftling* est pourtant un prodige puisqu'il vient à bout de sa force dans les premières minutes de son travail quotidien et qu'il étire l'épuisement jusqu'aux limites de la syncope. La

---

<sup>3</sup> Primo Levi, *op.cit.*

syncope, c'est la mort. Mieux vaut prendre les coups du Kapo qui sanctionnent le ralentissement de la monstrueuse chaîne. Instinct.

Jusqu'où la faiblesse des plus faibles peut-elle se muer en une force qui fait obéir les corps, un temps, à une physiologie insoupçonnée, dans un état et un lieu inconnus, entre vie et mort. C'est ce que Primo Levi explique<sup>4</sup> en parlant de la nature particulière des *Häftlinge*, de cet *Häftling* qu'il fut et que, revenu au monde « civilisé », il n'est plus.

*« Les mécanismes mentaux des Häftlinge étaient différents des nôtres; [...] leur physiologie et leur pathologie étaient aussi différentes. Au camp le rhume et la grippe n'existaient pas, mais on mourait parfois brusquement, de maux que les médecins n'ont jamais eu l'occasion d'étudier. Les ulcères gastriques et les maladies mentales guérissaient (ou devenaient asymptomatiques) mais tous souffraient d'un trouble continu qui empoisonnait le sommeil et qui ne porte pas de nom. Le définir « névrose » serait réducteur et ridicule. Il serait plus juste, peut-être d'y reconnaître une angoisse atavique, celle dont on entend l'écho au deuxième verset de la Genèse : l'angoisse inscrite en chacun de nous du « tohu-bohu », de l'univers désert et vide, écrasé sous l'esprit de Dieu, mais dont l'esprit de l'homme est absent : ou pas encore né ou déjà éteint. »*

Ici, il n'y a pas de limite, on est dans la mécanique absurde du dépassement sans cause autre qu'une survie animale.

*« Je pense que les théologiens et les intellectuels qui pratiquent aujourd'hui avec zèle la démythologisation ressemblent à une armée de fourmis dans une cuisine grasse :*

---

<sup>4</sup> Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés*, collection Arcades, Gallimard, 1989.

*elles dévorent et détruisent toutes les gourmandises qu'elles trouvent, sans cesser de dire combien elles sont exquisés.* »<sup>5</sup>

Retenons la cuisine grasse. Pour faire les héros, il faut en effet un peu de gras. Un peu de luxe. Le héros a les moyens. Mais ce qui le façonne aussi, c'est un concentré de lucidité, de sens du *timing*, de l'acte salvateur pour soi d'un point de vue moral et pour les autres, momentanément, miraculeusement. Il y a quelque chose dans l'héroïsme qui tient de l'instinct. Sans lui, le héros meurt inutilement, comme tout le monde. En cela, il ressemble au survivant d'Auschwitz.

On peut ainsi passer à côté de la grandeur du héros et de l'espoir si humain de dépasser sa condition, d'aller au delà de ce qui est imposé. Mais tout est imposé. Par la génétique ou par la culture. Levi, qui était chimiste, décrit le camp comme un laboratoire, comme le laboratoire du hasard où les héros sont rares. On parle peu de ces *Häftlinge* qui se révoltèrent et de ce dernier saboteur pendu par les SS qui fait dire à Levi : « *Au pied de la potence, les SS nous regardent passer d'un œil indifférent : leur œuvre est finie, et bien finie. Les Russes peuvent venir, désormais : il n'y a plus d'hommes forts parmi nous ; le dernier pend maintenant au-dessus de nos têtes* ». Et puis, de retour à la baraque : « [...] *nous avons assouvi la fureur quotidienne de la faim, et maintenant la honte nous accable* ». Qu'est-ce qui fait les héros ? Sans doute le hasard, qui fait ça comme le reste.

Les survivants d'Auschwitz ne sont pas des héros mais ils en tiennent lieu dans ma mythologie personnelle. Et cela aussi est un hasard, comme d'être née juste après la guerre avec du juif dans la famille.

---

<sup>5</sup> Ernst Jünger, *Les prochains Titans*, Grasset, 1998.

Dans la lignée lumineuse, il y a Ulysse, Robin des Bois, d'Artagnan, Arsène Lupin, Gavroche, Gary Cooper dans *High Noon*, un curieux magma formé de Ganghi, Martin Luther King et Malcolm X, avec une préférence tardive pour le dernier ; Trotsky plutôt que Lénine à cause de sa mort, mais surtout toute la bande à Bonnot, les anarchistes espagnols de Malraux et ceux qui traînaient encore dans les cellules anars de ma ville natale ; Sacco et Vanzetti. Et puis, certaines figures du terrorisme : Andreas Baader, Ulrike Meinhoff, Gudrun Ensslin (enfin des filles !), les Brigades rouges.

Dans la lignée des ombres, il y a toutes les ombres et puis il y a Anne Franck, les amis tatoués de mon père, les Justes dans *Le Dernier des Justes* d'André Schwartz-Bart, Jorge Semprun et encore et toujours Primo Levi. Les juifs se sont mêlés aux communistes. Personnages réels, personnages de fiction se sont confondus.

Les héros de la guerre, les morts au champ d'honneur, les martyrs de la Résistance, dont l'appellation générique servait de nom aux places des villes de la France d'après-guerre étaient au rendez-vous du dimanche après-midi à la télévision, du temps où l'on regardait la télévision en famille. Ils ont résisté tant bien que mal à l'ironie de l'adolescence. Les Compagnons de la Résistance devenus ministres de de Gaulle leur ont fait grand mal. Ils ont cédé la place à ceux qui résistaient en temps de paix au confort et aux grands mots de la « démocratie retrouvée ».

Je crois avoir pris Che Guevara pour un acteur de la Metro Goldwyn Mayer, mais je n'en suis pas sûre. Par contre, l'aventure de la bande à Baader me parvint avec un réalisme marqué : une imagerie éternelle d'organisation subversive et salvatrice, une phraséologie d'intransigeance et de lucidité, et puis, sur-

tout, des actes. Dans mon esprit la bande à Baader vengeait les Juifs en s'attaquant à l'Allemagne satisfaite, en fait elle refusait que l'Allemagne consente encore une fois à se taire sur l'horreur, celle des camps jadis, celle de la domination américaine et du carnage au Vietnam dans les années 70. En fait, Baader, lui, savait qui était Guevara et s'en inspirait. Son message est simple : ne pas attendre, donner l'exemple et payer de sa personne.

Primo Levi passe par l'Allemagne en rentrant d'Auschwitz, avant de retrouver l'Italie : « *Nous avions l'impression d'avoir quelque chose à dire, des choses énormes à dire à chaque Allemand, et chaque Allemand devait nous en dire : nous sentions l'urgence de tirer des conclusions, d'expliquer et de commenter comme des joueurs d'échecs en fin de partie. Connaissaient-ils, eux, l'existence d'Auschwitz, le massacre quotidien et silencieux à leur porte ? Si oui, comment pouvaient-ils marcher dans la rue, revenir chez eux et regarder leurs enfants, franchir le seuil d'une église ? Si non, nous devions, je devais, c'était un devoir sacré, leur apprendre sur-le-champ toute la vérité : je sentais le numéro tatoué sur mon bras crier comme une plaie* ».

Baader ne vengeait évidemment pas les Juifs. Mais toute cette jeunesse allemande réglait quelques comptes avec le passé et faisait claquer avec une sécheresse peu commune son jugement sur la gauche. C'est ainsi qu'un certain Tillman, ancien membre d'une organisation étudiante radicale déclare en 1977 à un journaliste de *Libération* : « *Si ce n'était pas aussi grave, on pourrait en rire, mais la gauche allemande est effectivement devenue un vaste théâtre d'ombres dans lequel jouent des rôles vieux comme l'Allemagne. Il y a ceux qui se prennent pour des communistes des années trente, et ceux qui jouent tragiquement à la lutte antifasciste et puis il y a la*

*grande masse de ceux qui jouent les juifs. [...] Nous, dans la gauche allemande, nous aimons qu'on nous prenne pour des victimes ».*

En avril 1968, avant mai, donc, Baader et Enslin brûlent deux magasins à Francfort et prennent trois ans de prison ferme. Dans les années qui suivent, l'État allemand choisit la ligne dure contre la gauche extraparlamentaire : aux grèves sauvages, aux manifestations étudiantes, aux vols « politiques », aux comités de citoyens, aux « appropriations », l'État répond par les interdictions professionnelles et la répression. On criminalise l'opposition, la bande à Baader prend le maquis et commence sa vie de cavale ponctuée de retours en prison et d'évasions plus ou moins spectaculaires et à partir de 1970, de vols dans les banques et dans les mairies, d'attaques à la bombe visant surtout la police et l'armée américaine. Le mot terrorisme est lâché. Ceux qui résistent, ceux qui s'opposent deviennent des criminels : drôle de « victoire » démocratique.

Questions : qu'est-ce qu'un héros dans un État de droit ? Comment pourrait mourir un héros démocratique ? De crise cardiaque, au Parlement, après une course aux amendements ? Après un marathon délibératoire ? Une épopée constitutionnelle ? Les héros sont sans doute solubles dans l'ironie et certainement dans la démocratie.

*« On est un groupe de camarades qui a décidé d'agir, de quitter le stade de la léthargie, du radicalisme verbal, d'assemblées, de réunions, de discussions toujours plus dépourvues d'objet, et de lutter »* (Extrait de la longue déclaration lue par Ulrike Meinhof lors de l'ouverture du procès de Stuttgart, le 15 septembre 1974). Agir, rompre avec le silence des mots. Ces héros-là signent la mort des démocrates et peut-être des intellectuels. Sar-



tre ira les voir en prison. Baudrillard et d'autres écri-  
ront leur louanges.

Le 5 septembre 1977, Hans Martin Schleyer, le  
chef du patronat allemand, est enlevé par le comman-  
do Siegfried Hausner qui demande la libération de  
onze détenus de la RAF (Fraction armée rouge) dont  
Baader et Ensslin. C'est le début d'une période de qua-  
rante-trois jours où la RAF va tenter de faire céder l'État  
allemand. À l'enlèvement du patron des patrons  
s'enchaîne le détournement d'un Boeing de la Luf-  
thansa qui se terminera par la mort de trois des quatre  
pirates. Schleyer, lui, sera liquidé le lendemain de la  
mort de Baader, Ensslin et Raspe dans leurs cellules de  
la prison de Stammheim. Schleyer est un ancien nazi  
qui s'est illustré dans le « nettoyage » des universités  
tchécoslovaques et le vol des entreprises juives, tchè-  
ques, polonaises, la « *mobilisation des forces économiques  
pour la guerre* » en langage du Parti. Il fut le SS numéro  
227014.

En Allemagne à cette époque la peine de mort a  
été abolie. Et c'est bien !

Dans la dernière lettre qu'il écrit huit jours  
avant de mourir (de faim) dans la prison de Stamm-  
heim, Holger Meins, membre de la Fraction armée  
rouge, conclut : « *De tout notre amour de la vie : mépriser  
la mort. C'est ce qu'est pour moi servir le peuple.* » Si, avec  
Baader et sa bande, on croit tenir une bande de héros  
modernes, le peuple, lui, n'y tient pas. Le peuple serait  
plutôt du côté de l'ordre et la réponse violente d'une  
jeunesse révoltée contre la violence des États, du tra-  
vail, de la guerre n'est pas entendue. L'ordre démocra-  
tique s'accommode de la violence des États, du travail  
et de la guerre et casse les héros qui se révoltent. On  
les juge, on les enferme, on les isole, on les torture,  
éventuellement on les tue. Réponses normales d'un

système menacé. Les héros doivent se plier à la loi : le hors-la-loi n'est plus en odeur d'héroïsme.

Dans les camps, on meurt de faim. Dans la prison de Stammheim, Holger Meins est mort de faim volontairement, pour mener jusqu'au bout sa contestation des conditions de détention des prisonniers politiques. Ce parallèle me trouble. Je n'aime ni la grève de la faim, ni le statut particulier des prisonniers politiques. Les héros, décidément, ne meurent pas de faim, même pas de grève de la faim. Il y a un rapport entre terrorisme et suicide et les héros ne se suicident pas.

Il y a quatorze femmes parmi les trente-deux membres connus de la bande à Baader. Presque toutes mortes. Ulrike Meinhof se serait suicidée dans sa cellule. Impossible, disent les uns, il s'agit d'un assassinat ; évident, disent les autres, et ils ajoutent qu'elle était déprimée et qu'elle est morte le jour de la fête des mères. Ulrike Meinhof avait deux petites filles qu'elle ne voyait plus. Quand on lutte, on doit se défaire de ses attaches personnelles, disaient-ils. Une autre version de la raison d'État.

La légende de la bande à Baader s'est installée avant même que la mort des principaux acteurs ne survienne. Après, elle s'est amplifiée, a donné lieu à bien des commentaires, dont celui-ci, de Baudrillard :

*« ... On ne saisit rien du terrorisme si on ne voit pas qu'il ne s'agit pas d'un acte de violence réelle, ni d'opposer une violence à une autre (absurde par leur disproportion, et d'ailleurs toute violence réelle, comme l'ordre réel en général, est toujours du côté du pouvoir), mais d'opposer à la violence pleine, à l'ordre plein, un modèle bien supérieur d'extermination et de virulence par le vide.*

*Le secret est d'opposer à l'ordre du réel un imaginaire absolu, absolument inefficace, sur le plan réel, mais dont*

*l'énergie implosive absorbe tout le réel, toute la violence réelle du pouvoir qui s'y abîme...* » Intelligent. Mais on s'ennuie des poètes et on achoppe inévitablement sur la violence.

La légende de la bande à Baader se poursuit avec cet épisode étrange. Un site lui est consacré sur le net par un certain Richard Huffman (*This is Baader-Meinhof*, <http://www.baader-meinhof.com>) au nom vaguement allemand mais qui en fait est américain. Beaucoup d'informations, des références, mais un drôle de ton qui s'éclaire quand on se décide à lire la présentation que le webmestre fait de lui même et de son père. Richard Huffman est né en 1968, il a vécu deux ans à Berlin de 1972 à 1974, années pendant lesquelles son père (son héros) était expert en déminage et autre désamorçage de bombes pour le compte de l'armée américaine. Un homme occupé. Le héros est ici joué par celui qui déjouait les « terroristes », comme dans les films. Et le fils est fasciné davantage par son père que par Baader... La légende est parfois facétieuse. Imbroglie de héros.

Au Québec, un exemple étonnant d'un récit épique dévasté par la psychologie, d'une légende impossible : le film *Octobre* du cinéaste Pierre Falardeau. Le héros flétrit dans le huis-clos.

Une belle formule venue d'Italie dans les années 70 : « Ni avec l'État, ni avec les Brigades rouges ». Penser à un héros rusé et corrosif. Ni repentir ni mort. Héros à faire.